

Une visite à Beethoven

Autor(en): **Trémont, A. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Sinfonia : offizielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband = organe officiel de la Société fédérale des orchestres**

Band (Jahr): **5 (1944)**

Heft 12

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-956088>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vorgänge so verärgert, daß er um seine Entlassung einkam, die ihm dann auch, da in Anbetracht der herrschenden gegenseitigen Erbitterung an ein ersprießliches künstlerisches Zusammenwirken nicht mehr zu denken sei, gewährt wurde.

Und so schied eine der markantesten Kunstgrößen, die je dauernd in Hannover gewirkt! Bülow war zugleich ein großer Kenner und Vorkämpfer der Wagnerschen Kunstrichtung und auch ein hervorragender Offenbarer der reinen klassischen Tradition.

Als Nachfolger Bülows wurde Ernst Frank, ebenfalls ein feinsinniger Künstler, gewählt. Dieser war der Rede auch gar mächtig, und wenn er zwar nicht den kaustischen Witz besaß, den Bülow sein eigen nannte, so wußte er diesen Mangel durch die ungeschminkteste Offenheit in wirkungsvoller Weise zu ersetzen. Zu Bülows altem Widersacher, Anton Schott, fühlte sich Frank seltsamerweise mit einem gewissen «kalten Haß» innigst hingezogen. Schott vermochte seiner «offenen Geradheit» auf die Dauer nicht zu widerstehen; er konzentrierte sich rückwärts und nahm seine Entlassung.

Einige Zeit später, nachdem ich in die Mysterien des Orchesterspiels genügend eingeweiht war, um in jedem sinfonischen Orchester mitwirken zu können, nahm auch mein Aufenthalt in Hannover ein Ende. Es war eine anregende und ereignisreiche Zeit, die mir stets in lebendiger Erinnerung bleiben wird.

Une visite à Beethoven

Par A. de Trémont.

Nous extrayons des «Souvenirs» du Baron de Trémont la page suivante qui nous révèle Beethoven dans l'intimité et qui, en même temps, nous rend rêveurs, lorsque nous essayons de nous représenter dans quelles conditions Beethoven a composé ses oeuvres immortelles:

J'admirais son génie et je savais par coeur ses oeuvres, lors qu'en 1809, étant auditeur au Conseil d'Etat, et Napoléon faisant la guerre à l'Autriche, je fus chargé d'aller lui porter un message du Conseil. Malgré la promptitude de mon départ, je pensai que si l'armée s'emparait de Vienne, je ne devais pas négliger l'occasion de faire une visite à Beethoven, qui, à cette époque, était âgé de 39 ans. Je demandai une lettre pour lui à Cherubini. «Je vous en donnerai une pour Haydn, me répondit-il et vous serez le bienvenu de cet excellent homme; mais je n'écrirai point à Beethoven; j'aurais à me plaindre qu'il n'ait pas reçu quelqu'un de recommandé par moi; c'est un ours mal léché!»

Je m'adressai alors à Reicha. «Je crains, me dit-il, que ma lettre ne vous serve à rien. Depuis que la France a été constituée en empire, Beethoven déteste l'empereur et les Français, au point que Rode, le premier violoniste de l'Europe, passant par Vienne pour se rendre en Russie, est resté huit jours en cette ville sans pouvoir parvenir à être reçu par

Beethoven. Il est sauvage, humoriste, misanthrope, et pour vous donner une idée du peu de cas qu'il fait des convenances, il me suffira de vous dire que l'impératrice (princesse de Bavière, deuxième femme de François II), le fit prier un matin de passer chez elle; il répondit qu'il serait occupé toute la journée, mais qu'il tâcherait d'y aller le lendemain.»

Cet avertissement me donna la certitude que je ferais de vains efforts pour connaître Beethoven. Je n'avais ni réputation, ni aucun titre à lui faire valoir; je devais en être d'autant plus repoussé que j'entrais à Vienne canonisée pour la seconde fois par l'armée française, et de plus que j'appartenais au Conseil de Napoléon. Pourtant je voulus le tenter.

Je me rendis chez l'inabordable compositeur et pensai, à sa porte, que mon jour était mal choisi, car, ayant une visite officielle à faire après, j'avais le petit costume du Conseil d'Etat. Par malheur encore, il logeait sur un des remparts, et comme Napoléon avait ordonné leur destruction, on venait de faire jouer la mine sous ses fenêtres.

Les voisins du Maître m'indiquèrent son logement: «Il est chez lui, me dirent-ils; mais il n'a point de servante en ce moment, car il en change à chaque instant, et il est douteux qu'il veuille ouvrir.»

Je sonnai trois fois, et j'allais m'en aller, lorsqu'un homme fort laid et à l'air de mauvaise humeur ouvrit et me demanda ce que je veux.

«Est-ce à M. Beethoven que j'ai l'honneur de parler?» — «Oui, monsieur! Mais je vous préviens, me dit-il en allemand, que j'entends très mal le français!» — «Je n'entends pas mieux l'allemand, monsieur, mais mon message se borne à vous apporter de Paris une lettre de M. Reicha.» Il me regarde, prend la lettre et me fait entrer. Son logement n'était, je crois, composé que de deux pièces, la première contenant une alcôve fermée où était le lit, mais petite et obscure, de sorte qu'il faisait sa toilette dans la seconde chambre ou salon. Représentez-vous ce qu'il y a de plus malpropre et de plus en désordre: des flaques d'eau couvrant le plancher; un assez vieux piano à queue sur lequel la poussière disputait à des morceaux de musique manuscrite ou gravée. Dessous (je n'exagère rien), un pot de nuit non vidé. À côté, une petite table de noyer qui était habituée à ce que l'écrivoire qu'elle portait fût souvent renversée; une quantité de plumes encroutées d'encre et à côté desquelles les proverbiales plumes d'auberge eussent été excellentes; et encore de la musique. Les sièges, presque tous de paille, étaient couverts d'assiettes avec des restes du souper de la veille et de vêtements. Balzac ou Dickens continueraient cette description pendant deux pages et en emploieraient autant à décrire le costume du compositeur, mais comme je ne suis ni Balzac, ni Dickens, je me borne à cette sommaire description: J'étais chez Beethoven!

Je ne parlais guère que l'allemand des grandes routes, mais je le comprenais un peu mieux. Beethoven n'était pas plus fort sur le français. Je m'attendais à ce qu'après avoir lu la lettre que je lui apportais, il me congédierait et que la connaissance finirait là. Je fus donc fort surpris lorsqu'il me regarda encore, posa la lettre sur la table sans l'ouvrir et m'offrit une chaise.

Je fus encore plus surpris lorsqu'il se mit à causer. Il me demanda quel était mon uniforme, ma fonction, mon âge, le but de mon voyage; si j'étais musicien, si je devais séjourner à Vienne? Je lui répondis que la lettre de Reicha lui expliquerait tout cela bien mieux que je ne pouvais le faire.

«Non, non, parlez, me dit-il, mais parlez lentement, parce que j'ai l'oreille très dure, et je vous entendrai.»

Je fis d'incroyables efforts de langage; de son côté, il y mit de la bonne volonté; c'était le plus singulier mélange de mauvais allemand de ma part, et de mauvais français de la sienne. Enfin nous nous entendîmes; la visite dura près de trois quarts d'heure, et il m'engagea à revenir le voir.

Je sortis plus fier que Napoléon n'était entré à Vienne. J'avais fait la conquête de Beethoven.

Sektionsnachrichten. — Nouvelles des Sections.

Orchester der Eisenbahner Bern.
Wie wir aus der Bundesstadt vernehmen, hat das letzte Konzert dieser sehr fleißigen Sektion einen außergewöhnlichen Erfolg gehabt. Zur Aufführung des bekannten Oratoriums «Alexanders Fest» hat der verdiente Präsident dieses Orchesters, Dr. Ed. M. Fallet, dessen musikgeschichtliche Arbeiten in Fachkreisen sehr geschätzt sind, eine Einführung geschrieben, die auch unsere Leser interessieren wird:

Der Gedächtnistag der heiligen Cäcilia, der Schutzheiligen der Musik und der Musiker, ist der 22. November, zu dessen Feier viele bedeutende Komponisten besondere Festkantaten geschrieben haben. In England wurde seit 1683 der St. Cäcilientag alljährlich mit einer großen musikalischen Feier begangen; es war dies das Verdienst des genialen Musikers Henry Purcell.

John Dryden (1631—1700), der größte englische Dichter seiner Zeit, schrieb 1697 in einer Nacht der Begeisterung eine «Ode zu Ehren der heiligen Cäcilia». Nachdem sich verschiedene Musiker an diesem Gedicht versucht hatten, machte es ein Freund Händels, Newburgh Hamilton, mit viel Takt als Oratorientext zurecht. Diese in Musik gesetzte Ode zur Feier des Cäcilientages ist heute meist unter dem Titel «Alexanders Fest» bekannt, der, obwohl in mancher Hinsicht unpassend, doch schon von Händel selbst

gebraucht wurde. Händel hatte schon mehrere Cäcilien-Kantaten geschrieben, die aber weniger bekannt sind, während das 1736 entstandene «Alexanderfest» und die 1739 komponierte «Cäcilien-Ode» noch sehr oft aufgeführt werden.

Händel, der 1710 erstmals nach London kam, um sich vom Herbst 1716 an dort dauernd niederzulassen, schrieb die Musik zum «Alexanderfest» unter den widerlichsten Umständen seines arbeitsreichen und kampfereichen Lebens. Im Jahre 1734 hatten ihn seine Gegner aus dem Londoner Haymarket Theater vertrieben, sodaß er fortan seine Opern, deren er von 1720 bis 1735 eine unglaublich große Zahl komponiert hatte, unter gewaltigen finanziellen Opfern im Covent Garden Theater zur Aufführung bringen mußte. Als er dieses Theater übernahm, konnte er sich auf eigene Ersparnisse im Betrage von zehntausend Pfund stützen. Sie waren (1737) nun aufgezehrt; sein Theaterunternehmen hatte überdies ein Defizit von weiteren zehntausend Pfund aufzuweisen. Seit einigen Jahren schon hatte die Krankheit auf Händel gelauert. Arbeiten und unerhörte Sorgen hatten seine eiserne Gesundheit erschüttert. Er durfte sich keine Ruhe gönnen, da sein Theater vor dem Bankrott stand, und machte, um es zu halten, übermenschliche Anstrengungen. Zwischen Januar 1736 und 1737